

STEPHEN

LA TOUR SOMBRE II

KING

LES TROIS CARTES



LA TOUR SOMBRE **2**
Les trois cartes

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

La tour sombre :

- 1 – Le Pistolero, *J'ai lu 11638*
- 2 – Les trois cartes, *J'ai lu 3037*
- 3 – Terres perdues, *J'ai lu 3243*
- 4 – Magie et cristal, *J'ai lu 5313*
- 5 – Les Loups de La Calla, *J'ai lu 7726*
- 6 – Le Chant de Susannah, *J'ai lu 8261*
- 7 – La Tour Sombre, *J'ai lu 8293*
- La clé des vents, *J'ai lu 10541*

Les yeux du dragon, *J'ai lu 11826*

STEPHEN KING

LA TOUR SOMBRE 2

Les trois cartes

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Gérard Lebec

Traduction revue et harmonisée
par Marie de Prémonville



Collection dirigée par Thibaud Eliorff

À Don Grant, qui a misé
sur ces *romans*, un par un.

TITRE ORIGINAL :
The Dark Tower
The Drawing of the Three

Publié avec l'autorisation de l'auteur
et de son agent, The Lotts Agency, Ltd.

© 1987, Stephen King
Première édition
Donald M. Grant, Publisher, Inc.
West Kingston, Rhode Island
Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 1991, 2004

Sommaire

Argument	11
Prologue : Le Marin.....	17

LE PRISONNIER

1. La porte.....	29
2. Eddie Dean.....	45
3. Contact et atterrissage	67
4. La Tour.....	101
5. Cartes sur table et règlements de comptes	147
Brassage	189

LA DAME D'OMBRES

1. Detta et Odetta	219
2. Et elles devinrent deux.....	249
3. Odetta de l'autre côté.....	265
4. Detta de l'autre côté.....	291
Rebrassage.....	329

LE POUSSEUR

1. Amère médecine.....	373
2. Le pot de miel	389
3. Roland prend son médicament	403
4. Le tirage	445
Brassage final	469
Postface	479

Argument

Les Trois Cartes est le deuxième tome d'un long récit, *La Tour Sombre*, qui puise ses racines dans un poème narratif de Robert Browning intitulé « Le Chevalier Roland s'en vint à la Tour Noire » (lui-même inspiré du *Roi Lear*).

Le premier volume, *Le Pistolero*, raconte comment Roland, le dernier pistolero d'un monde qui a « changé », finit par rattraper l'homme en noir... un sorcier qu'il a poursuivi pendant très longtemps – *combien* de temps, nous ne le savons pas encore. Nous découvrirons par la suite que l'homme en noir est un certain Walter qui se prétendait l'ami du père de Roland, en ces jours où le monde n'avait pas encore changé.

Ce qui pousse Roland dans sa quête, ce n'est pas cette créature à demi humaine mais la Tour Sombre. L'homme en noir – et surtout ce qu'il *sait* – représente la première étape sur la route du Pistolero jusqu'à ce lieu de mystère.

Mais *qui* est Roland ? À quoi ressemblait son monde avant de « changer » ? Qu'est donc cette Tour et pourquoi est-il à sa recherche ? Nous n'avons que des fragments de réponses. Roland est un pistolero, une sorte de chevalier chargé d'assurer la pérennité de ce monde « d'amour et de lumière » dont il se souvient.

Nous savons que Roland, très tôt, a dû prouver qu'il était un homme, après avoir découvert que sa mère était devenue la maîtresse de Marten, un sorcier infiniment plus puissant que Walter (lequel, à l'insu du père de Roland, est en réalité l'allié de Marten) ; nous savons que Marten avait prévu la

découverte de Roland, qu'il s'attendait à ce que ce dernier échoue et soit « envoyé à l'Ouest » ; enfin, nous savons que Roland est sorti vainqueur de cette épreuve.

Que savons-nous d'autre ? Que le monde du Pistolero n'est pas radicalement différent du nôtre. Des éléments tels qu'une pompe à essence, des chansons (« Hey Jude », par exemple) ou des comptines (« Fayots, fayots, fruits musicaux »...) ont survécu. Tout comme des coutumes et des rituels qui évoquent étrangement l'épopée de la conquête de l'Ouest.

D'une certaine manière, un cordon ombilical relie notre monde à celui du Pistolero. Dans un relais sur la route déserte empruntée par les diligences, au cœur du désert nu et stérile, Roland rencontre Jake, un jeune garçon qui est *mort* dans notre monde à nous. Un garçon qui fut en réalité poussé sous les roues d'une voiture par l'homme en noir, roi de l'ubiquité (et de l'iniquité). La dernière chose que Jake – qui se rendait à l'école, son cartable dans une main et son casse-croûte dans l'autre – se rappelle de son monde, *notre* monde – ce sont les roues d'une Cadillac qui fonce sur lui... et le tue.

Avant d'atteindre l'homme en noir, Jake meurt à nouveau... cette fois parce que le Pistolero, confronté à l'un des choix les plus douloureux de son existence, décide de sacrifier ce fils symbolique. Entre la Tour et l'enfant – la damnation et le salut ? –, Roland opte pour la Tour.

« Allez-vous-en, lui dit Jake avant de plonger dans l'abîme. Il existe d'autres mondes que ceux-ci. »

La confrontation finale entre Roland et Walter survient dans un golgotha poussiéreux rempli de squelettes. L'homme en noir lit l'avenir de Roland dans un jeu de tarots. Ces cartes – qui montrent les personnages du Prisonnier, de la Dame d'Ombres et une figure ténébreuse qui n'est autre que la Mort (« Mais pas pour toi, pistolero », lui dit l'homme en noir) sont des oracles qui deviennent le fil conducteur de ce volume... et, pour Roland, la deuxième étape sur la route longue et ardue qui mène à la Tour Sombre.

Le Pistolero s'achève quand Roland, assis sur la plage bordant la Mer Occidentale, regarde le soleil se coucher. L'homme en noir est mort, l'avenir du Pistolero lui-même demeure obscur. *Les Trois Cartes* commence sur cette même plage, moins de sept heures plus tard.

RENOUVEAU

PROLOGUE

LE MARIN

Le Pistolero émergea d'un rêve trouble qui ne semblait constitué que d'une seule image : celle du Marin, une lame du Tarot dans laquelle l'homme en noir avait déchiffré (ou prétendu déchiffrer) son avenir gémissant.

Il se noie, pistolero, disait l'homme en noir, *et personne ne lui lance de bouée. C'est ce garçon, Jake.*

Mais cela n'avait rien d'un cauchemar. C'était un bon rêve. Bon parce que c'était *lui* qui se noyait, ce qui signifiait qu'il n'était pas Roland mais Jake. Il en fut soulagé parce qu'il valait bien mieux se noyer dans la peau de Jake que de vivre dans la sienne, celle d'un homme qui, pour un rêve glacé, avait trahi un enfant qui lui avait fait confiance.

Parfait, je vais me noyer, se dit-il, attentif au rugissement de l'océan. *Ainsi soit-il.*

Mais ce vacarme n'était pas celui du large et de ses abîmes ; de l'eau, certes ; mais qui se raclait la gorge, une gorge encombrée de graviers. Était-ce lui, le Marin ? Si oui, pourquoi la terre ferme était-elle si proche ? En fait, n'était-il pas *sur* le rivage ? Il ressentait comme...

Une eau glaciale détrempeait ses bottes, montait à l'assaut de ses cuisses, de ses parties. Ses yeux s'ouvrirent, et ce qui l'arracha à son rêve n'était ni ses couilles gelées, subitement rétrécies à la taille de deux noix, ni l'horreur qui surgissait sur sa droite... mais la pensée de ses armes... de ses armes et, plus essentiel encore, de ses cartouches. On pouvait en peu de temps démonter des pistolets, les essuyer, les huiler, les réessuyer, les rehuiler, puis les remonter. Mais les cartouches

qui avaient pris l'eau étaient comme des allumettes mouillées : ou bien elles pourraient encore servir, ou bien elles étaient bonnes à jeter.

L'horreur était une créature progressant au ras du sol et qui avait dû être rejetée sur la grève par la vague précédente. Elle traînait péniblement sur le sable un corps luisant d'humidité, mesurait son bon mètre, était encore distante de quatre environ, et posait sur Roland le regard morne de ses yeux pédonculés. Son long bec denté s'ouvrit et ce qui s'en échappa ressemblait étrangement à des sons humains : une voix plaintive, désespérée même, qui interrogeait le Pistolero dans une langue étrangère :

— *Est-ce que chèque ? A-ce que chêle ? Eut-ce que chule ? Ice que chic ?*

Le Pistolero avait déjà vu des homards. Ce n'en était pas un, bien qu'il ne vît pas à quelle autre famille que les crustacés cet animal aurait pu être apparenté. La créature ne semblait pas avoir peur de lui, et il ne savait pas si elle était dangereuse ou non. La confusion qui régnait dans son esprit ne l'inquiétait pas outre mesure – cette incapacité temporaire à se rappeler où il était et comment il était arrivé en ces lieux, s'il avait rattrapé l'homme en noir ou n'avait fait que le rêver. Il savait seulement qu'il lui fallait au plus vite sortir de l'eau avant que ses munitions ne soient noyées.

Il entendit s'enfler le rugissement graveleux des flots et détourna les yeux de la créature (elle s'était arrêtée, levant des pinces dont elle ne s'était servie jusqu'ici que pour se tracter en avant. Elle évoqua au Pistolero une vision absurde, celle d'un boxeur prêt à l'attaque, dans cette pose que Cort appelait Posture d'Honneur). Son regard se porta sur la frange ourlée d'écume de la vague suivante.

Cette chose entend les vagues, pensa le Pistolero. *Quoi que ce soit, c'est pourvu d'oreilles*. Il voulut se relever mais ses jambes, trop engourdis, se déroberent.

Je suis toujours dans mon rêve, songea-t-il. Mais, si troublé qu'il fût, une telle hypothèse était trop tentante pour être vraiment crédible. Il fit un nouvel essai pour se redresser, y parvint presque, puis retomba sur le dos. La vague allait

déferler. Le temps manquait de nouveau. Il fallait qu'il se déplace presque de la même manière que la créature à sa droite : les deux mains plantées dans la grève et tirant le poids mort de ses jambes et de ses fesses loin du flot montant.

Il ne s'éloigna pas assez pour éviter totalement la vague mais se trouvait suffisamment hors d'atteinte pour que l'eau ne recouvre que ses bottes. Elle lécha ses jambes jusqu'en dessous des genoux, puis battit en retraite. *Peut-être que la première vague n'est pas montée aussi haut que je le pensais*, se prit-il à espérer.

Une demi-lune brillait dans le ciel. Elle était voilée par la brume, mais sa clarté restait suffisante pour lui révéler la couleur trop sombre de ses étuis. Les revolvers pour le moins avaient été mouillés. Impossible de déterminer la gravité des choses, toutefois, ni de savoir si les balles dans les barilletts et dans les ceinturons avaient elles aussi souffert. Avant de vérifier, il lui fallait s'extirper de l'eau. Il fallait...

— *O-ce que choc ?*

Beaucoup plus près, cette fois. Dans son angoisse de voir ses munitions trempées, il avait fini par oublier la créature rejetée par les flots. Il regarda autour de lui et vit qu'elle se trouvait à moins d'un mètre, pattes accrochées aux galets, tirant vers lui sa carapace encroûtée de sable, soulevant son corps charnu, hérissé, qui, un instant, évoqua celui d'un scorpion – à ceci près que Roland ne vit nul dard à l'autre extrémité.

Nouveau rugissement, plus fort encore. La bête s'arrêta aussitôt, se redressa, pinces en garde dans sa singulière version de la Posture d'Honneur.

La vague était plus grosse. Roland recommença de se traîner sur la grève et, quand il tendit les mains, la créature jaillit à une vitesse que sa lenteur précédente ne laissait pas soupçonner.

Le Pistolero ressentit une vive onde de souffrance dans la main droite mais il n'avait guère le temps de s'y attarder. Il prit appui sur les talons de ses bottes détrempées, s'agrippa des deux mains et réussit à échapper à la vague.

— *I-ce que chic ? s'enquit le monstre de cette voix plaintive qui semblait répéter interminablement : Vas-tu m'aider, oui ou non ? Es-tu insensible à mon désespoir ?* Et Roland vit disparaître l'index et le majeur de sa main droite dans le bec denté. La créature réitéra son assaut et, cette fois, Roland n'eut que le temps de relever sa main dégoulinante de sang pour sauver les autres doigts.

— *Eut-ce que chule ? A-ce que châte ?*

Le Pistolero se releva, chancelant. La créature déchira la toile gorgée d'eau de son jean, cisaila une botte dont le vieux cuir, bien que souple, n'en avait pas moins la résistance du métal, et préleva un morceau de chair sur le bas du mollet.

Il dégaina de sa main droite. Ce n'est que lorsqu'il vit le revolver tomber sur le sable qu'il s'aperçut que deux de ses doigts manquaient pour accomplir cet antique cérémonial de mort.

La monstruosité se tourna vers l'objet tombé avec un claquement de bec avide.

— Non, saleté ! grogna Roland qui lui décocha un coup de pied.

Ce fut comme s'il avait frappé un rocher... mais un rocher qui aurait mordu. Le bout de sa botte fut nettement sectionné, ainsi que la majeure partie de son gros orteil. La botte entière lui fut arrachée du pied.

Il se baissa et ramassa l'arme. Elle lui échappa et il jura, avant de réussir finalement à la prendre en main. Ce qui jadis avait été si simple qu'il n'avait même pas à y réfléchir se transformait à présent en prouesse de jongleur.

Tassée sur la botte du Pistolero, la créature la déchiquetait tout en poursuivant le charabia ininterrompu de ses questions. Une lame roula vers la grève, et l'écume qui frangeait sa crête était d'une pâleur cadavérique dans la clarté du demi-disque lunaire. L'homarstruosité cessa de s'acharner sur sa prise et leva de nouveau les pinces dans sa pose de boxeur.

Roland dégaina de la main gauche, pressa trois fois la détente.

Clic... clic... clic...

Il était maintenant fixé sur les balles des barilletts.

Il rengaina le pistolet de gauche. Pour celui de droite, ce fut une autre affaire : il dut faire pivoter le canon de l'autre main avant de le lâcher au-dessus de l'étui pour le laisser reprendre sa place. Le bois dur des crosses était visqueux de sang ; ce même sang qui tachait aussi le cuir de l'étui et le jean. Il jaillissait des moignons qui remplaçaient maintenant ses deux doigts manquants.

Son pied droit abondamment mâchonné était encore trop engourdi pour faire mal, mais sa main droite était un incendie de douleur. Les spectres de ses doigts autrefois si talentueux et rompus à leur art – ces doigts qui se décomposaient déjà dans les suc digestifs du monstre – hurlaient qu'ils étaient toujours là, et se tordaient dans le martyre des flammes.

Je pressens de sérieux ennuis, songea faiblement le Pistolero.

La vague reflua. La monstruosité abaissa ses pinces, ouvrit un nouveau trou dans la botte du Pistolero puis décida que le propriétaire de ladite botte était infiniment plus succulent que ce morceau de cuir mort qu'elle venait de détacher.

— *Eut-ce que chule ?* s'enquit l'animal en se ruant à nouveau sur lui, toujours à la même vitesse, effroyable.

Le Pistolero battit en retraite, porté par des jambes qu'il sentait à peine et prenant conscience d'avoir affaire à une créature douée de quelque intelligence. Prudente dans son approche, elle devait l'avoir déjà guetté de loin sur la grève, pour mieux s'informer des capacités de cette proie éventuelle. Si la vague ne l'avait pas réveillé, elle lui aurait probablement arraché la figure pendant qu'il était encore plongé dans son rêve. Maintenant, la créature s'était fait une opinion : ce gibier s'avérait non seulement délicieux mais des plus vulnérables. Une proie facile.

Elle était presque sur lui, cette horreur de plus d'un mètre de long, haute d'une bonne trentaine de centimètres, pesant dans les trente-cinq kilos. Elle semblait mue par un instinct

carnassier aussi puissant que celui de David, le faucon de sa jeunesse... mais sans les vestiges de loyauté du noble oiseau.

Le talon du Pistolero rencontra une pierre qui affleurait sous le sable et il chancela, tombant presque à la renverse.

— *O-ce que choc ?* demanda la chose – avec sollicitude, sembla-t-il –, tenant le Pistolero sous le regard oscillant de ses yeux pédonculés et tendant vers lui ses pinces...

Puis une vague déferla, et les pinces remontèrent en Posture d'Honneur. Elles se mirent toutefois à trembler imperceptiblement, et Roland comprit que c'était une réponse au bruit du ressac. Puis le bruit faiblit peu à peu.

Toujours à reculons, le Pistolero enjamba la pierre sur laquelle il avait failli tomber puis se baissa au moment où la vague se fracassait sur les galets, dans un grondement infernal. Sa tête n'était qu'à quelques pouces du faciès d'insecte de la chose et l'une des pinces aurait fort bien pu lui arracher les yeux, mais l'une et l'autre, pareilles à des poings crispés, restaient levées de part et d'autre de son bec de perroquet.

Les mains du Pistolero se tendirent vers la pierre. Elle était de belle taille, à demi enfouie dans le sable, et sa main mutilée se tordit de douleur quand les grains et les arêtes tranchantes travaillèrent la chair à vif. Mais il parvint à desceller le bloc et le souleva, tandis que ses lèvres se retroussaient haut sur les gencives dans un rictus de souffrance.

— *A-ce que...* commença le monstre, rabaissant ses pinces et les ouvrant alors que la vague se brisait, que le vacarme refluit.

De toutes ses forces, le Pistolero projeta la pierre.

Le dos segmenté de la créature se fracassa. Pattes et pinces s'agitèrent convulsivement sous la masse qui l'accablait. L'arrière-train se soulevait et retombait, se soulevait et retombait. De bourdonnantes explosions de douleur se substituèrent aux questions. Elle rouvrit ses pinces pour les refermer sur le vide. Son semblant de bec claqua en n'attrapant plus que des grains de sable et des galets.

Et pourtant, quand la vague suivante s'approcha de la grève, l'homarstruosité tenta une fois de plus de redresser les pinces, et ce fut alors que la botte valide du Pistolero lui

écrasa la tête. Le bruit ressemblait à celui d'une poignée de brindilles que l'on froisse. Un liquide épais gicla sous le talon de Roland et se projeta dans deux directions. Ça avait l'air noir. La créature s'arqua, se tordit, frénétique. Le Pistolero pesa de tout son poids.

Une vague déferla.

Les pinces de l'horreur se soulevèrent... de trois, quatre centimètres, tremblèrent puis retombèrent, s'ouvrant et se fermant par saccades.

Roland souleva sa botte. Le bec denté, qui l'avait amputé à vif d'un orteil et de deux doigts, s'ouvrit avec lenteur puis, tout aussi lentement, se referma. Une antenne gisait brisée sur le sable. L'autre vibrait sans plus de raison.

Il écarta la pierre du pied, effort qui lui arracha un gémissement, puis longeant par la droite le corps de la créature, y imprima méthodiquement sa botte gauche, section par section, broyant la carapace, éclaboussant le sable gris foncé d'entrailles livides. Le monstre était mort et bien mort, mais n'allait pas s'en tirer à si bon compte. De toute son étrange existence, le Pistolero n'avait jamais été si fondamentalement atteint, et tout s'était passé de façon si inattendue.

Il continua de broyer le cadavre de son agresseur jusqu'au moment où il vit le bout d'un de ses doigts dans la bouillie acide, vit sous l'ongle la blanche poussière du golgotha, là où lui et l'homme en noir avaient tenu leur longue, très longue palabre. Puis il se détourna et vomit.

Il retourna vers l'océan tel un ivrogne, crispant sa main blessée contre le tissu de sa chemise, se retournant de temps à autre pour voir si la créature n'était pas toujours en vie, comme ces guêpes qu'on écrase encore et encore et qui pourtant se tortillent toujours, assommées mais pas mortes. Pour s'assurer qu'elle ne le suivait pas, ne le poursuivait pas de sa voix lugubre et désespérée, de ses incompréhensibles interrogations.

Il s'arrêta au milieu de la plage, chancelant, et contempla les galets jonchés de varech à l'endroit même où il était revenu à lui, tandis que les souvenirs remontaient dans sa mémoire. Il avait apparemment sombré dans le sommeil

juste en dessous de la ligne laissée sur la grève par les plus hautes marées. Puis il ramassa sa bourse et sa botte déchirée.

Dans la lumière glabre de la lune, il vit d'autres créatures comme celle qui l'avait attaqué, et dans la césure entre une vague et une autre, entendit résonner leurs questions.

Pas à pas, le Pistolero recula jusqu'à l'herbe qui succédait aux galets. Là, il s'assit et fit tout ce qu'il savait devoir faire : il sacrifia ses derniers restes de tabac, s'en saupoudra les moignons des doigts et de l'orteil pour arrêter l'hémorragie, sans lésiner sur l'épaisseur de l'emplâtre. Il demeura sourd au nouvel assaut de douleur cuisante (son gros orteil s'était joint au chœur hurlant des absents). Puis il resta assis, couvert de sueur dans la fraîcheur nocturne, s'interrogeant sur l'infection, s'interrogeant sur la manière dont il allait se débrouiller dans ce monde avec deux doigts de sa main droite en moins (celle qui avait toujours prévalu, sauf quand il usait des deux mains pour jouer de ses armes), s'interrogeant sur l'éventuel venin qu'avaient pu lui injecter les dents de la créature et qui risquait déjà de se diffuser en lui, se demandant enfin s'il verrait jamais se lever un nouveau matin.

LE PRISONNIER

Chapitre 1

LA PORTE

1

Trois. C'est le chiffre de ton destin.

Trois ?

Oui, le trois est mystique. Le trois est au cœur de ta quête. Plus tard viendra un autre chiffre. Le chiffre d'aujourd'hui est le trois.

Quel trois ?

On ne voit qu'une partie des choses, et ainsi s'obscurcit le miroir de la prophétie.

Dis-moi ce que tu peux.

Le premier est jeune, les cheveux noirs. Il se tient au bord du gouffre, le gouffre du vol et du meurtre. Un démon l'a envahi. Le nom de ce démon est HÉROÏNE.

Quel genre de démon ça peut être ? Je ne le connais pas, même dans les leçons de mon tuteur.

Il voulut parler mais n'avait plus de voix. Et la voix de l'oracle, cette Catin stellaire, cette Pute des Vents, s'était tue elle aussi. Il vit tomber une carte, voltigeant de nulle part à nulle part, tournant et retournant, paresseuse. Un babouin, souriant de toutes ses dents, se tenait sur l'épaule d'un jeune homme. Ce dernier levait la tête, les traits déformés par une représentation stylisée de l'effroi et de l'horreur. En y regardant de plus près, le Pistolero remarqua que le babouin était armé d'un fouet.

Le prisonnier, chuchota l'homme en noir (un homme en qui le Pistolero avait jadis eu confiance et qui s'appelait alors Walter). *Un tantinet dérangeant, non ? Un tantinet dérangeant...*

2

Le Pistolero s'éveilla en sursaut, interposant la protection dérisoire de sa main mutilée, sûr qu'un des monstrueux crustacés de la Mer Occidentale allait lui tomber dessus d'un instant à l'autre, le harceler désespérément dans sa langue étrangère tout en lui arrachant la figure.

Mais ce n'était qu'une mouette attirée par le jeu du soleil matinal sur les boutons de sa chemise. Effrayée par son geste, elle vira sur l'aile dans un cri paniqué.

Roland s'assit.

Des élancements dans la main, atroces, sans fin. La même chose dans le pied droit. Deux doigts et un orteil hurlant avec insistance qu'ils étaient toujours là. Une moitié de chemise disparue et ce qui en restait ressemblant à une veste en loques. Il en avait arraché un morceau pour se bander la main, l'autre pour se bander le pied.

Allez-vous-en, dit-il aux absents, à ses deux doigts, à son orteil. *Vous n'êtes plus que des fantômes. Allez-vous-en.*

Cela lui fit du bien... enfin, vaguement. C'étaient des fantômes, oui, mais des fantômes pleins de vitalité.

Il mangea de la viande séchée. Sa bouche n'en voulait guère, son estomac encore moins. Il se força. Quand il la perçut à l'intérieur de son corps, il se sentit un peu plus solide. Oh pas beaucoup, toutefois : il était bien près du fond.

Néanmoins il fallait agir.

Il se leva, chancelant, promena un regard autour de lui. Partout des oiseaux tournoyaient et plongeaient, mais il semblait partager avec eux l'exclusive propriété du monde. Les monstres à pinces n'étaient plus en vue. Peut-être s'agissait-il

d'une espèce nocturne, ou portée par la marée. Pour l'heure, la distinction semblait sans importance.

La mer était énorme, se perdant à l'horizon dans des brumes bleuâtres, toute frontière entre elle et le ciel s'était effacée. Le Pistolero la contempla pendant un long moment, oubliant de souffrir. Il n'avait jamais vu tant d'eau. Il en avait bien sûr entendu parler, enfant, dans des contes, ou par ses maîtres – certains, en tout cas, l'avaient formellement attestée –, mais voir ce spectacle pour de vrai, cette immensité, cet éblouissement liquide après tant d'années de terres arides, voilà qui était difficilement acceptable... difficile à supporter, même.

Il la regarda longtemps, extasié, tout son corps n'était plus que regard, noyant momentanément sa douleur dans l'émerveillement.

Mais c'était le matin et il restait à faire.

Il chercha la mâchoire dans sa poche arrière, prit soin d'en approcher la main par la paume, afin d'éviter aux moignons tout contact avec l'os s'il était toujours là. Les sanglots infinis de la chair à vif se transformèrent néanmoins en hurlements insoutenables.

La mâchoire était là.

Parfait.

Ensuite :

Il déboucla non sans mal les ceinturons et les posa au soleil sur un rocher. Puis il prit les pistolets, en bascula les barilletts, éjecta les balles inutiles. Un oiseau mit le cap sur la brillance de l'une d'elles, la ramassa ; puis il s'en désintéressa et reprit son essor.

Les revolvers mêmes réclamaient ses soins, les auraient réclamés en priorité si, dans ce monde comme dans tout autre, une arme à feu sans munitions n'était devenue aussi efficace qu'une matraque ou une massue. Il reprit donc les ceinturons, se bornant d'abord à les étaler sur ses genoux, laissant courir sur le cuir les doigts de sa main gauche.

Les ceinturons étaient trempés, depuis les boucles et les pattes de fixation jusqu'au point où ils se croisaient sur les hanches. À partir de là, le cuir était sec. Soigneusement, il extirpa les cartouches des alvéoles épargnées. Sa main

droite exigeait de participer à l'ouvrage, oublieuse de son infirmité malgré la douleur, et il se surprit à la ramener sans cesse sur son genou comme un chien trop stupide ou trop obstiné pour rester au pied. Il fut à plusieurs reprises à deux doigts de s'administrer une tape sur la main.

Je pressens de sérieux ennuis, songea-t-il une fois de plus.

De ces balles qu'il espérait encore bonnes il fit un tas, tellement réduit que c'en était décourageant. Vingt. Dont certaines feraient long feu, presque à coup sûr. Il ne pouvait compter sur aucune. Il ôta les autres et en fit un second tas. Trente-sept.

Bon. Tu n'avais pas de quoi soutenir un siège, de toute manière, se dit-il, néanmoins sensible à l'énorme différence entre cinquante-sept balles fiables et... combien ? Vingt ? Dix ? Cinq ? Une ? Zéro, peut-être.

Il avait toujours sa bourse. C'était déjà ça. Il la posa sur les genoux et, lentement, entreprit de démonter les pistolets pour procéder au rituel du nettoyage. Deux heures s'étaient écoulées quand il termina enfin son travail. La douleur avait crû en intensité au point que la tête lui tournait, que toute pensée consciente présentait des difficultés insurmontables. Il avait sommeil. De sa vie entière, jamais il n'avait autant désiré dormir. Mais dans l'accomplissement du devoir, on ne pouvait accepter aucun prétexte pour se désister.

— Cort, dit-il d'une voix qu'il ne reconnut pas, puis il eut un rire sec.

Lentement, lentement, il remonta les revolvers, puis il les rechargea, puisant sur le tas de cartouches présumées sèches. Cela fait, il prit celui conçu pour sa main gauche, l'arma... puis, progressivement, rabaissa le chien. Il voulait savoir, oui. Savoir si presser la détente produirait une détonation satisfaisante ou seulement un nouveau clic inutile. Mais qu'aurait-il appris d'un clic ? Rien. Et d'une détonation ? Seulement que le nombre de ses balles s'était réduit de vingt à dix-neuf... ou de cinq à quatre... Peut-être même venait-il de gaspiller la dernière.

Il déchira un autre morceau de sa chemise, y plaça les munitions touchées par l'eau et noua les pans du tissu, uti-

lisant à la fois ses dents et sa main gauche. Puis il rangea le paquet dans son sac.

Dors, exigea son corps. Dors, il le faut, maintenant, avant qu'il ne fasse noir. Tu es à bout de forces...

Il se releva et laissa remonter son regard sur la grève déserte. Elle avait la couleur d'un sous-vêtement trop longtemps tenu à l'écart de la lessive, et les coquilles qui la jonchaient se fondaient dans sa grisaille. Çà et là, saillant d'un sable grossier mêlé de galets, de gros rochers couverts de guano voyaient leurs anciennes couches, d'un jaune de dents fossiles, éclaboussées de blanc par les déjections plus fraîches.

Un cordon d'algues matérialisait la frontière des hautes eaux. Juste au-dessus de cette ligne, il vit des morceaux de sa botte droite et ses deux outres. C'était presque un miracle, songea-t-il, que ces dernières n'aient pas été emportées par les plus fortes vagues. Il se dirigea vers elles comme s'il marchait sur des œufs, boitant de manière prononcée. Il ramassa l'une des sacoches et la secoua. Si l'autre était vide, celle-ci contenait à l'évidence encore un peu d'eau. Bien des gens n'auraient pas fait la différence mais, pour le Pistolero, ces outres étaient depuis si longtemps ses compagnes de voyage qu'il n'aurait jamais pu les confondre, telle une mère incapable de confondre ses jumeaux. Il entendit le précieux liquide glouglouter à l'intérieur, don miraculeux. La créature qui l'avait attaqué – ou l'une de ses congénères – aurait facilement pu déchirer l'une ou l'autre de ces outres d'un simple coup de pince ou de bec. Mais monstres et marée, instruments du destin, s'étaient montrés cléments. De la créature même il ne restait trace, alors qu'elle avait trouvé la mort bien au-dessus de la limite des hautes eaux. Il se pouvait que d'autres prédateurs l'aient emportée, ou encore ses semblables pour des funérailles en mer – à l'instar des *olipbontes*, ces géants du bestiaire légendaire dont Roland, enfant, avait entendu dire qu'ils enterraient leurs morts.

Il souleva l'outre sur son coude gauche, but abondamment et sentit quelque énergie revenir en lui.

Sa botte droite était bien sûr dans un état lamentable mais une étincelle d'espoir jaillit en lui quand il la regarda

de plus près. La chaussure même était entière – labourée, marquée, mais entière – et il serait peut-être possible, en coupant l'autre, de les apparier, d'en faire quelque chose qui durerait au moins quelque temps.

L'évanouissement le gagna. Il lutta contre lui mais ses genoux lâchèrent et il se retrouva assis par terre en train de se mordiller stupidement la langue.

Tu ne vas pas tomber dans les pommes ! s'admonesta-t-il. Pas ici, où un autre de ces monstres serait bien fichu de revenir cette nuit finir le boulot.

Il se releva, attacha l'outre vide autour de sa taille, et n'avait pas fait plus de trente pas vers l'endroit où il avait laissé ses revolvers et sa bourse quand il s'écroula de nouveau, à demi inconscient. Il resta étendu là un bon moment, une joue collée au sable, le bord d'un coquillage mordant sa chair, assez profond pour en tirer du sang. Puis il réussit à boire une gorgée d'eau et reprit sa progression, en rampant. Vingt mètres plus haut sur la pente, il y avait un arbre de Josué – rabougri, mais susceptible d'offrir au moins un peu d'ombre.

Vingt mètres firent à Roland l'effet de vingt lieues.

Toutefois, non sans mal, il finit par pousser les maigres vestiges de ses biens dans la flaque d'ombre et s'y renversa sur le dos, s'enfonçant déjà dans ce qui pouvait être le sommeil, un évanouissement ou la mort. Il interrogea le ciel, essayant de se faire une idée de l'heure. Pas encore midi mais l'exiguïté de son havre de fraîcheur lui en montrait la proximité. Il résista encore un peu, le temps d'amener son bras droit à la hauteur de ses yeux, d'y chercher les rouges lignes témoins de l'infection, du poison qui filtrait lentement mais sûrement vers le centre de son corps.

Sa paume était d'un rouge éteint. Mauvais signe.

Je me suis toujours branlé de la main gauche, pensa-t-il. C'est déjà ça.

Puis les ténèbres se refermèrent sur lui et il dormit pendant les seize heures suivantes avec, dans ses oreilles et dans ses rêves, l'incessant fracas de la Mer Occidentale.

Quand le Pistolero se réveilla, la mer était encore plongée dans l'ombre mais une vague lueur montait dans le ciel à l'est. Le matin était en route. Il se redressa. Des vagues de vertige l'assaillirent et faillirent le renvoyer au sol.

Il baissa la tête et attendit.

Quand le malaise fut passé, il regarda sa main. Aucun doute, c'était infecté : rouge, enflé, prenant toute la paume et le poignet. Pas plus haut pour l'instant, mais il distinguait l'esquisse d'autres lignes qui finiraient par atteindre le cœur, et par le tuer.

Il me faut un médicament. Mais où en trouver ici ?

N'était-il venu si loin que pour y mourir ? Jamais ! Et s'il devait périr malgré sa détermination, ce serait au moins sur le chemin de la Tour.

Quel être d'exception tu fais, pistolero ! Comme tu es indomptable, ricana la voix de l'homme en noir dans sa tête. *Romantique dans ta stupide obsession !*

— Va te faire foutre, croassa-t-il, puis il but.

Il ne restait pas grand-chose. Il avait toute une mer en face de lui, de l'eau, de l'eau partout, et pas une goutte à boire. *Allez, passe à autre chose !*

Il boucla ses ceinturons, attacha les étuis à ses cuisses – manœuvre qui dura si longtemps que quand il eut fini, les premières lueurs de l'aube éclairaient déjà le ciel de l'après-nuit – et tenta alors de se mettre debout. Il lui fallut attendre d'y être arrivé pour avoir la conviction que c'était faisable.

S'accrochant de la main gauche à l'arbre de Josué, il ramassa l'outre pas tout à fait vide, la prit en bandoulière, puis répéta l'opération avec le sac. Quand il se redressa, une faiblesse le submergea une nouvelle fois. Il courba la tête et attendit, tendu, déterminé à vaincre.

Le malaise passa.

Du pas zigzaguant d'un homme au dernier stade de l'ivresse ambulatoire, le Pistolero redescendit vers la plage. Il s'y planta face à l'océan couleur vin de mûre et sortit de

sa bourse la dernière lanière de viande séchée, qu'il mangea à moitié. Sa bouche et son estomac se montrèrent cette fois un peu moins difficiles. Puis le Pistolero se retourna et commença de grignoter l'autre moitié en regardant le soleil se lever au-dessus des montagnes où Jake avait péri – comme s'il s'accrochait d'abord aux arêtes cruelles et dénudées des sommets avant de s'élever enfin bien au-dessus des cimes.

Roland offrit son visage à la caresse du soleil, ferma les yeux et sourit. Il termina sa viande.

Et pensa :

Parfait. Je n'ai plus rien à manger maintenant. J'ai deux doigts et un orteil de moins qu'à ma naissance. Je suis un pistolero dont les balles pourraient très bien refuser de partir. Je suis malade parce que j'ai été mordu par un monstre et je ne dispose d'aucun remède. Avec un peu de chance, j'ai encore de l'eau pour un jour. Je suis peut-être capable de couvrir quatre ou cinq lieues, mais seulement si je bats le rappel de mes ultimes ressources. Bref, je suis un homme au bord de n'importe quoi.

Quelle direction prendre ? Il venait de l'est et ne pouvait poursuivre vers l'ouest sans les pouvoirs d'un saint ou d'un sauveur. Restaient le nord et le sud.

Le nord.

Telle fut la réponse que lui dicta son cœur. Une réponse sans l'ombre d'une interrogation.

Le nord, donc.

Le Pistolero se mit en marche.

4

Il marcha trois heures, tomba deux fois, et la seconde il crut ne jamais devoir se relever. Puis une vague monta vers lui, assez près pour lui rappeler ses armes, et il fut debout d'un bond, sur des jambes qui vibraient comme s'il chevau-chait des échasses.

Il se dit qu'il avait peut-être marché sur un peu plus d'une lieue durant ces trois heures. Le soleil commençait à chauffer, mais pas assez pour expliquer le martèlement du sang dans son crâne ou la sueur qui lui ruisselait sur le visage, pas plus que la brise marine n'était assez forte pour justifier ces frissons qui le saisissaient de temps à autre, lui donnaient la chair de poule et le faisaient claquer des dents.

La fièvre, pistolero, ricana l'homme en noir. Ce qui restait de toi s'est embrasé.

Le rouge faisceau de l'infection était à présent plus net, remontant du poignet jusqu'au renflement de l'avant-bras.

Il couvrit un autre mille et vida sa deuxième outre, puis il l'attacha alors autour de sa taille avec l'autre. Le paysage était désagréablement monotone : la mer à sa droite, les montagnes à sa gauche, le sable gris jonché de coquilles sous la semelle de ses bottes rognées. Et le va-et-vient des vagues. À l'affût d'éventuelles homarstruosités, il n'en vit aucune. Il sortait de nulle part, cheminait vers nulle part, venu d'un autre temps, ayant atteint, semblait-il, un terme inutile.

Peu avant midi, nouvelle chute, et la certitude que c'était la dernière. Ici, donc. La fin, après tout.

À quatre pattes, il redressa la tête, boxeur groggy... et plus loin, peut-être à un mille, peut-être à trois – difficile d'évaluer les distances sur cette bande de sable au décor immuable, avec la fièvre qui le travaillait au corps, et faisait jaillir les globes de ses yeux hors de leurs orbites –, il vit quelque chose de vertical qui tranchait sur la grève.

Quoi ?

(trois)

Aucune importance.

(c'est le chiffre de ton destin)

Il réussit à se remettre debout, croassa quelque chose – plainte que, dans leurs cercles incessants, les oiseaux marins seuls purent entendre *(et le plaisir qu'ils auraient à m'arracher les yeux de la tête, songea-t-il, l'aubaine ! Un tel morceau de choix !)* – puis reprit sa marche, dans des zigzags de plus en plus prononcés, dessinant derrière lui boucles et méandres.

Son regard restait rivé sur cette chose verticale droit devant. Quand ses cheveux lui tombaient dans les yeux, il les rejetait en arrière. Ça ne semblait ni grandir ni se rapprocher. Le soleil atteignit la clé de voûte du ciel et parut s'y attarder bien trop longtemps. Roland s'imagina retourné dans le désert, quelque part entre la bicoque du dernier frontalier

(fruits musicaux, plus t'en manges, plus tu joues du pipeau)

et le relais où le gamin

(ton Isaac)

avait attendu sa venue.

Ses genoux plièrent, se raidirent, plièrent et se raidirent encore. Quand ses cheveux revinrent obstruer son champ de vision, cette fois il ne prit même plus la peine de les écarter ; il n'en avait plus la force. Il continua de fixer l'objet qui projetait maintenant une ombre étroite vers les hauteurs et continua de marcher.

À présent, il avait fini par comprendre, fièvre ou pas, ce dont il s'agissait.

C'était une porte.

Moins d'un quart de mille l'en séparait quand ses genoux faiblirent de nouveau. Il ne put cette fois se redresser à temps et tomba. Sa main droite griffa le sable et les deux moignons s'indignèrent du contact avec cette substance abrasive qui arrachait leur chair à vif. Ils recommencèrent de saigner.

Il poursuivit donc à quatre pattes, les oreilles résonnant du cycle répété de ruées, de rugissements et de replis de la Mer Occidentale. Il progressait sur les coudes et les genoux, creusant de profondes ornières au-dessus de la guirlande de varech marquant la laisse de haute mer. Il se dit qu'un vent fort devait toujours souffler – sinon pourquoi aurait-il continué de trembler ainsi ? – mais il ne percevait nul autre déplacement d'air que les bourrasques rauques, happées et rejetées par ses poumons.

La porte se rapprocha.

Se rapprocha encore.

Enfin, vers trois heures dans l'après-midi de cette longue journée de délire, tandis que son ombre commençait de

s'étirer à sa gauche, il atteignit la porte. Il s'assit sur les talons et posa sur elle un regard las.

Elle était haute d'une toise, et semblait faite de bois de fer massif, bien qu'il n'y eût probablement aucun arbre de fer à moins de deux cents lieues de là. La poignée paraissait toute en or et le métal précieux était travaillé d'un filigrane étrange que le Pistolero déchiffra enfin : c'était le faciès grimaçant d'un babouin.

Pas de trou de serrure dans ce bouton de porte, ni au-dessus, ni au-dessous.

Des gonds en revanche, mais qui ne s'articulaient sur rien... *ou donnaient du moins cette impression*, pensa-t-il. *C'est là un mystère des plus admirable, mais quelle importance, au fond ? Tu es en train de mourir. Et c'est ton propre mystère qui vient à toi – le seul qui compte pour tout être humain quand il approche de la fin.*

Pourtant... tout bien considéré, ce mystère-là semblait avoir de l'importance.

Cette porte. Qui se dressait là où nulle porte n'aurait dû se trouver. Banalement posée sur ce sable grisâtre à quelque dix pas des marées les plus hautes, apparemment aussi éternelle que la mer elle-même, projetant vers l'est l'ombre oblique de son épaisseur alors que déclinait le soleil.

Écrits en lettres noires aux deux tiers du panneau, dans les caractères mêmes du Haut Parler, deux mots :

LE PRISONNIER

Un démon l'a envahi. Le nom de ce démon est HÉROÏNE.

Le Pistolero perçut un bourdonnement bas et l'imputa tout d'abord au vent ou à la fièvre qui le rongait. Mais il lui fallut se rendre à l'évidence : il s'agissait d'un bruit de moteur... et qui provenait de derrière la porte.

Ouvre-la donc. Elle n'est pas fermée. Tu sais qu'elle n'est pas fermée.

Mais au lieu de l'ouvrir, il se releva sans élégance et la contourna par en haut, allant voir de l'autre côté.

Il n'y avait pas d'autre côté.

Rien que la plage grise, à l'infini. Rien que les vagues, les coquillages, la laisse de haute mer et ses propres traces, la traînée de ses genoux, les trous de ses coudes. Ses yeux retournèrent sur l'emplacement de la porte absente et s'écarquillèrent un peu. Si la porte avait disparu, son ombre demeurerait.

Il amorça un geste de la main droite – oh ! comme elle était lente à comprendre quel serait désormais le rôle amputé qui lui restait –, la laissa retomber, leva la main gauche et, à tâtons, chercha une résistance.

Même si je sens quelque chose, ce sera comme frapper contre rien, pensa le Pistolero. Voilà qui ferait une expérience intéressante, avant de mourir.

Sa main continua de rencontrer de l'air longtemps après avoir dépassé le point où – même invisible – la porte aurait dû se dresser.

Rien sur quoi frapper.

Et le bruit de moteur – si c'était bien de ça qu'il s'agissait – s'était évanoui. Il ne restait que le vent, les vagues et, dans son crâne, le bourdonnement de la fièvre. Il retourna lentement vers l'autre face de ce qui n'existait pas, supputant déjà qu'il avait dû être victime d'une hallucination ou bien de...

Il s'immobilisa.

L'instant d'avant, il avait eu vers l'ouest la vue ininterrompue d'un rouleau gris et voilà que s'interposait l'épaisseur de la porte. Il découvrait de biais le coffre de la serrure, avec le pêne qui en saillait comme une petite langue de métal butée. Déplaçant la tête de quelques centimètres vers le nord, Roland vit la porte disparaître. Mais elle fut de nouveau là quand il reprit sa position initiale. Elle n'apparut pas. Elle était simplement là.

Il retourna devant la porte et la contempla, chancelant.

La contourner par la mer ? Il était pratiquement sûr que cela reviendrait au même, à ceci près qu'il tomberait, cette fois.

Je me demande s'il est possible de la franchir par le côté du néant.

Il y avait toutes sortes de questions à se poser mais la vérité, elle, était toute simple : cette porte solitaire sur une bande de plage apparemment infinie dictait seulement deux marches à suivre : l'ouvrir ou la laisser fermée.

Le Pistolero prit conscience non sans humour qu'il ne mourrait peut-être pas aussi vite qu'il l'avait pensé. Sinon, il n'aurait sans doute pas été à ce point perméable à la terreur.

Il tendit sa main gauche et la referma sur le bouton. Ni le froid mortel du métal, ni la chaleur féroce et ponctuelle des signes qui y étaient gravés, ne le surprirent.

Il tourna le bouton. La porte s'ouvrit vers lui quand il tira.

Ça ne ressemblait à rien de ce qu'il attendait.

Il regarda, figé, proféra le premier cri de terreur de sa vie adulte et referma violemment la porte. Il n'y avait rien sur quoi la claquer mais il la claqua quand même, provoquant le bruyant envol des mouettes qui s'étaient perchées tout autour sur les rochers, pour l'observer.

5

Ce qu'il avait vu, c'était la terre, mais de très haut – d'une hauteur inconcevable, à des kilomètres de hauteur, semblait-il. Il avait vu l'ombre de nuages passer sur le globe, le traverser comme en un rêve. Il avait vu ce qu'aurait vu un aigle volant trois fois plus haut que n'importe quel aigle.

Franchir une telle porte signifierait tomber en hurlant, pendant d'interminables minutes, pour finir fiché dans le sol.

Non, tu n'as pas vu que ça.

Il y réfléchit alors qu'il s'asseyait, ébahi, sur le sable, face à la porte close, sa main blessée au creux des cuisses. L'infection commençait à préciser ses nervures au-dessus du coude. Il paraissait évident qu'elle ne tarderait pas à atteindre le cœur.

C'était la voix de Cort qui avait résonné dans sa tête.

Écoutez-moi, bandes d'asticots. Écoutez-moi si vous tenez à la vie, car elle peut très bien en dépendre un de ces jours. Vous ne voyez jamais tout ce que vous voyez. C'est une des raisons pour lesquelles on vous a confiés à moi, pour que je vous montre ce que vous ne voyez pas dans ce que vous voyez... ce qui vous échappe quand vous avez la trouille,

quand vous vous battez, quand vous courez, quand vous baisez. Personne ne voit tout ce qu'il voit, mais avant d'être des pistoleros – enfin, ceux d'entre vous qui ne partiront pas vers l'ouest – vous aurez appris à voir plus de choses dans un seul coup d'œil que bien des gens dans leur existence entière. Et une partie de ce que vous n'aurez pas vu dans ce premier regard, vous le verrez plus tard, par l'œil de la mémoire – enfin, si vous vivez assez longtemps pour vous souvenir. Car, entre voir et ne pas voir, il peut très bien y avoir la même différence qu'entre vivre et mourir.

Il avait vu la planète de cette hauteur phénoménale (avec quelque chose de plus déviant, de plus vertigineux que sa vision de la croissance du monde, juste avant la fin de son temps avec l'homme en noir, car ce qu'il avait vu par cette porte n'avait rien d'une vision). Et le peu d'attention qui lui était resté avait enregistré que la terre entrevue n'était ni désert ni mer, mais quelque endroit verdoyant d'une inconcevable exubérance avec des alvéoles miroitantes, peut-être un marécage. Mais...

Le peu d'attention qui t'est resté, singea féroce ment la voix de Cort. Tu as vu autre chose !

Exact.

Il avait vu du blanc.

Des bords blancs.

Bravo, Roland ! clama Cort en lui, et il eut l'impression qu'une main calleuse s'abattait sur son épaule. Il tressaillit.

C'était par une fenêtre qu'il avait regardé.

Il se releva au prix d'un effort intense et tendit la main, sentit le gel contre sa paume, et les brûlantes lignes de chaleur ténue. Il rouvrit la porte.

6

Le spectacle auquel il s'était attendu – celui de la terre vue d'une hauteur terrifiante, incroyable – avait disparu. Il regardait des mots qu'il ne comprenait pas... ou plutôt qu'il

comprenait presque : c'était comme si les Grandes Lettres avaient été déformées...

Au-dessus des mots, l'image d'un véhicule sans attelage, une de ces automobiles qui étaient censées peupler le monde, avant que les temps changent. Il pensa soudain au récit de Jake quand, au relais, il l'avait hypnotisé.

Cette voiture mue par un moteur et près de laquelle riait une femme portant une étole de fourrure était peut-être ce qui avait écrasé l'enfant dans cet étrange autre monde.

C'est cet étrange autre monde que je vois, se dit le Pistolero.

Soudain, la vue...

Non, ne se modifia pas, mais se déplaça. Le Pistolero oscilla, saisi de vertige, vaguement nauséux. Image et mots descendirent, et il découvrit une allée avec, par-delà, deux files de sièges. Quelques-uns vides, mais la plupart occupés... par des hommes vêtus d'étrange manière. Il présuma qu'il s'agissait d'un costume, tout en n'en ayant pourtant jamais vu de similaire. Et ce qu'ils avaient autour du cou faisait probablement fonction de foulard, ou de cravate, bien que, là encore, ça n'y ressemblât guère. Pour autant qu'il pût en juger, aucun n'était armé – ni dague ni épée, ni revolver bien sûr. À quelle espèce de brebis naïves s'apparentaient ces gens ? Certains semblaient plongés dans la lecture de grandes feuilles couvertes de caractères minuscules – des mots entrecoupés d'images –, d'autres écrivaient sur des feuilles plus petites avec des plumes comme Roland n'en avait jamais vu. Mais les plumes l'intéressaient peu. C'était le *papier* qui le fascinait. Il vivait dans un monde où l'or et le papier avaient exactement la même valeur. Jamais il ne lui avait été donné de voir tant de papier d'un seul coup. Et voilà que l'un de ces types arrachait une feuille du bloc jaune posé sur ses genoux et qu'il la froissait après s'être contenté de griffonner quelques lignes d'un côté et rien, absolument rien, de l'autre. Le Pistolero n'était pas assez malade pour ne pas éprouver un sentiment d'horreur outragée devant ce gaspillage contre nature.

Derrière les deux séries de sièges, il y avait une paroi blanche incurvée percée de fenêtres. Toute une rangée. Quelques-unes occultées par une sorte de volet, mais il voyait le ciel bleu à travers les autres.

Voilà qu'une femme remontait l'allée, s'approchait de la porte. Elle portait une sorte d'uniforme, mais, encore une fois, d'un genre inconnu. Il était d'un rouge éclatant, et le bas était un pantalon. Roland voyait la jonction entre les deux jambes. C'était une chose qu'il n'avait jamais vue chez une femme habillée.

Elle approcha tant qu'il la crut sur le point de franchir la porte et recula d'un pas, manquant tomber. Elle le regardait avec la sollicitude étudiée de quelqu'un qui accomplit un service tout en restant son propre maître. Mais ce n'était pas cela qui captiva le Pistolero. Ce fut la fixité de l'expression qui le fascina. Ce n'était pas ce qu'on pouvait attendre d'une femme – de n'importe qui, en l'occurrence – confrontée à un personnage titubant, sale, exténué, avec des revolvers suspendus à ses hanches, un chiffon trempé de sang autour de la main droite, des jeans donnant l'impression d'être passés sur une sorte de scie circulaire.

— Souhaitez-vous... demanda la femme en rouge.

Elle ajouta autre chose dont l'exacte signification lui échappa. À boire ou à manger, supposa-t-il. Ce vêtement rouge... ce n'était pas du coton. De la soie. Oui, ça ressemblait à de la soie, mais comment...

— Gin, répondit une voix, mot que le Pistolero comprit.

Et il comprit soudain beaucoup plus :

Il ne s'agissait pas d'une porte.

C'étaient des yeux.

Si dément que cela parût, son regard embrassait en partie l'intérieur d'un véhicule volant dans le ciel. Et ce regard passait par les yeux d'un autre.

De qui ?

Mais il connaissait la réponse. Il voyait par les yeux du prisonnier.

Chapitre 2

EDDIE DEAN

1

Comme pour confirmer cette hypothèse, bien que totalement folle, ce que le Pistolero voyait par l'ouverture s'éleva brusquement tout en opérant un glissement latéral. Le décor pivota (de nouveau cette sensation de vertige, celle de se tenir en équilibre sur un plateau à roulettes que des mains invisibles auraient bougé dans un sens et dans l'autre), puis l'allée se dévida, s'esquivant par le bord inférieur de la porte. Au passage, il vit un groupe de femmes, vêtues du même uniforme rouge, debout dans un endroit plein d'acier. Malgré la douleur et la fatigue, il aurait aimé que la scène s'immobilisât, le temps de mieux comprendre ce qu'étaient ces objets en acier – des appareils de quelque type, sans doute. L'un d'eux ressemblait vaguement à un four. La soldate qu'il avait déjà vue servait le gin commandé par la voix. Elle le versait d'une toute petite bouteille en verre dans un gobelet qui, bien que donnant l'impression d'être en verre, ne l'était sans doute pas.

Mais ce qui lui était montré de cet endroit avait déjà disparu. Il y eut encore un autre de ces vertigineux virages et son regard se retrouva fixé sur une porte de métal. Un mot y était inscrit en lettres lumineuses dans un petit rectangle foncé. Un mot qu'il sut lire : LIBRE.

Léger glissement de son champ de vision vers le bas, et une main venue du côté droit de la porte ouverte où il plon-

geait le regard se posa sur le bouton de cette autre porte fermée qu'il regardait. Il vit la manchette d'une chemise bleue suffisamment retroussée pour révéler une pilosité noire et drue, de fermes virgules qui descendaient en rangs serrés sur une main aux doigts effilés. L'un d'eux était orné d'une bague dont la pierre pouvait être un rubis ou un sourdfeu, voire n'importe quelle imitation, conclut finalement le Pistolero : la gemme était trop grosse et trop vulgaire pour être authentique.

La porte en métal s'ouvrit, le mettant en présence des latrines les plus insolites qu'il eût jamais vues ; rien que du métal. Les contours de la porte d'acier se superposèrent à ceux de la porte sur la plage, et le Pistolero l'entendit se refermer, perçut le claquement d'un loquet. Comme il n'eut pas à subir une autre de ces étourdissantes volte-face, il comprit que l'homme qui lui prêtait ses yeux s'était contenté de tendre la main derrière lui pour verrouiller le battant.

Puis la vue changea quand même, opérant cette fois un simple quart de tour, et il se retrouva face à une glace, face à un visage qu'il connaissait... pour l'avoir vu précédemment sur une lame de tarot. Les mêmes yeux sombres, les mêmes cascades de mèches foncées. Un visage calme et pourtant pâle. Et, dans ces yeux – des yeux dont, par leur propre entremise, son regard découvrait à présent le reflet –, le Pistolero vit un peu de l'horreur, de la terreur qui avaient hanté ceux de l'être chevauché par le singe sur la carte en question.

L'homme tremblait.

Il est malade, lui aussi.

Puis il se rappela Nort, le mangeur d'herbe de Tull.

Un démon est en lui qui le possède.

Le Pistolero pensa qu'après tout il savait peut-être ce qu'était L'HÉROÏNE : quelque chose de comparable à l'herbe du diable.

Un tantinet dérangeant, non ?

Sans l'ombre d'une pensée, avec cette seule détermination qui avait fait de lui le survivant d'entre tous, le dernier à avancer, à poursuivre la quête, longtemps après que Cuthbert et les autres eurent péri ou renoncé, qu'ils se furent

suicidés, eurent trahi ou, simplement, abdiqué tout ce qui les rattachait à la Tour, avec cette détermination opiniâtre, indifférente, qui l'avait porté, au travers du désert et de toutes ces années précédant le désert, dans le sillage de l'homme en noir, le Pistolero franchit la porte.

2

Eddie commanda un gin tonic – débarquer bourré à New York et passer la douane comme ça n'était peut-être pas une idée si lumineuse, et il se savait incapable de s'arrêter une fois qu'il avait commencé – mais il lui fallait absolument quelque chose.

Quand tu te sens en pleine descente et que l'ascenseur est introuvable, lui avait un jour dit Henry, tu dois y arriver par n'importe quel moyen, même si c'est en t'aidant d'une pelle.

Puis, après avoir commandé, quand l'hôtesse se fut éloignée, il commença de se sentir comme s'il allait peut-être vomir. Pas vomir à coup sûr, mais vomir peut-être, et il valait mieux prendre ses précautions. Franchir la douane avec une livre de coke sous chaque bras en empestant le gin n'était déjà pas génial. Faire la même chose avec du dégueulis sur le pantalon, c'était la Berezina. Donc, méfiance. Le malaise allait probablement passer comme d'habitude, mais on n'était jamais trop prudent.

Le problème, c'est qu'il était parti pour être bientôt en manque. Disons que ça se rapprochait. Là aussi, il commençait à en savoir un bout grâce à l'expérience de cet autre Sage & Éminent Junkie, Henry Dean.

Ils se tenaient tous les deux installés dans le parc sur la terrasse de Regency Tower, pas tout à fait sur le point de piquer du nez mais pas loin, la chaleur du soleil sur la figure, lessivés et si bien... Oui, c'était le bon vieux temps, quand Eddie venait juste de se mettre à sniffer et que Henry n'avait pas encore touché à sa première shooteuse.

Tout le monde te parle de la phase de manque, avait dit Henry, mais d'abord, il te faut passer par les préliminaires.

Et Eddie, défoncé, complètement parti, s'était mis à glousser comme un malade parce qu'il savait exactement ce dont Henry parlait. Henry qui s'était juste fendu d'un sourire avant de reprendre :

Dans un sens, les préliminaires, c'est pire que le vrai manque. Au moins, quand t'es en manque, t'es sûr que tu vas gerber. Sûr des tremblements, sûr que tu vas te mettre à suer au point d'avoir l'impression de te noyer dedans. Mais, avant, c'est comme qui dirait la malédiction de l'attente.

Eddie se rappelait avoir demandé à Henry comment on appelait ça quand un mec à la poussette (ce qu'en ces temps – déjà perdus dans les brumes du passé alors qu'ils remontaient à seize mois à peine – ils avaient solennellement juré de ne jamais devenir) se faisait une overdose.

Ça, c'est la phase ultime, avait répondu Henry, pire que de se sentir comme un poulet rôti au four. Et il avait eu l'air surpris, comme quand on dit quelque chose qui se révèle beaucoup plus drôle qu'on ne l'avait pensé. Ils s'étaient regardés puis ils avaient hurlé de rire dans les bras l'un de l'autre. Poulet rôti ! Oh, le gag ! Pas tant que ça, maintenant.

Eddie remonta l'allée, dépassa l'office et se planta devant les gogues. LIBRE. Il ouvrit la porte.

Dis, Henry, ô grand frère, Grand Sage & Éminent Junkie, tant qu'on est dans la catégorie « compagnons à plumes », tu veux entendre ma définition du pigeon rôti ? C'est quand, à Kennedy Airport, les types des douanes se disent que, vraiment, tu as une drôle de touche, ou que tu tombes sur l'un de ces jours où ils ont amené leurs chiens au nez diplômé, et que tous ces cabots se mettent à aboyer et à pisser partout, qu'ils tirent sur leur chaîne à s'en étrangler et que c'est contre toi qu'ils en ont. Et qu'ensuite, après avoir éparpillé tout ce que tu avais dans tes valises, les types t'emmènent dans la petite pièce et te demandent si ça ne te ferait rien d'enlever ta chemise, et que tu leur réponds : Mais si, ça me ferait un max, j'ai chopé un petit rhume aux Bahamas et, avec votre climatiseur réglé sur Froid Polaire, ça pourrait bien tourner à la

Postface

Ici s'achève le deuxième des sept livres qui constitueront ce long récit que j'ai intitulé *La Tour Sombre*. Le troisième, *Terres Perdues*, narre par le détail une moitié de la quête de Roland, d'Eddie et de Susannah. Le quatrième, *Magie et Cristal*, parle d'un enchantement et d'une séduction mais se rapporte pour l'essentiel à la vie de Roland avant que le lecteur n'ait fait connaissance avec lui sur la piste de l'homme en noir.

Ma surprise à l'accueil favorable reçu par le premier volet de cet ouvrage – qui n'a rien à voir avec ceux pour lesquels je suis mieux connu – ne le cède qu'à ma gratitude envers ceux qui l'ont lu et aimé. C'est là, semble-t-il, ma propre Tour : ces personnages me hantent, Roland plus que tout autre. Sais-je vraiment ce qu'est cette Tour, et ce qu'en attend Roland (s'il l'atteint, car il faut vous préparer à l'éventualité bien réelle qu'il ne soit pas celui qui, en définitive, y parviendra) ? Oui... et non. Je ne sais qu'une chose : que ce récit n'a cessé de me solliciter sur une période de dix-sept ans. Ce deuxième volume, pourtant plus long, laisse à coup sûr bon nombre de questions sans réponse et loin encore dans l'avenir le point culminant de l'histoire, mais j'y sens un ouvrage plus achevé que le premier.

Et la Tour se rapproche.

Stephen KING
1^{er} décembre 1986



3037

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 15 mars 2017.

1^{er} dépôt légal dans la collection : février 2006
EAN 9782290126943
OTP L21EPGNJ03566C009

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion